

Date: 12.05.2016

L'HEBDO



L'Hebdo
1002 Lausanne
021/ 331 76 00
www.hebdo.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Magazines populaires
Tirage: 39'766
Parution: hebdomadaire

N° de thème: 844.003
N° d'abonnement: 844003
Page: 52
Surface: 210'304 mm²



ARGUS 
MEDIENBEOBACHTUNG

Observation des médias
Analyse des médias
Gestion de l'information
Services linguistiques

ARGUS der Presse AG
Rüdigerstrasse 15, case postale, 8027 Zurich
Tél. 044 388 82 00, Fax 044 388 82 01
www.argus.ch

Réf. Argus: 61545371
Coupure Page: 1/6



L'Hebdo
1002 Lausanne
021/ 331 76 00
www.hebdo.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Magazines populaires
Tirage: 39'766
Parution: hebdomadaire

N° de thème: 844.003
N° d'abonnement: 844003
Page: 52
Surface: 210'304 mm²

Rencontre. Jean Troillet est le héros à la fois d'un livre, «Une vie à 8000 mètres», et d'un film, «Jean Troillet, toujours aventurier». «L'Hebdo» l'a fait dialoguer avec son ami Benoît Aymon, qui signe «Cervin absolu». Ces deux philosophes de la montagne plongent dans notre intime et identitaire obsession des sommets.

PROPOS RECUEILLIS PAR ISABELLE FALCONNIER

C'est évidemment là-haut sur la montagne, à La Fouly, au fond du val Ferret, où il est né en 1948, que l'on trouve Jean Troillet et sa maison familiale posée au pied du mont Dolent et du Tour Noir, deux sommets du massif du Mont-Blanc. Il fête cette année 50 ans d'alpinisme, 40 ans d'expéditions et 30 ans du record de l'ascension de la face nord de l'Everest à travers un superbe livre signé Charlie Buffet et Pierre-Dominique Chardonners, *Jean Troillet - Une vie à 8000 mètres* (Guérin) et un film documentaire original et émouvant réalisé par Sébastien Devrient.

Né à Sion en 1954, créateur en 1993 de l'émission de la RTS *Passe-moi les jumelles*, dite PAJU, seule émission consacrée à la montagne suisse, Benoît Aymon signe un roman, *Cervin absolu* (Slatkine et Guérin), qui plonge dans les coulisses de la première ascension du mythique sommet par Edward Whymper. Amis depuis quinze ans, Troillet et Aymon se sont rencontrés sur le tournage d'une PAJU avec feu le navigateur Laurent Bourgnon, dont Troillet a été l'équipier plusieurs étés de suite. Autour d'un café puis d'un pinot noir de Sion, conversation autour de la passion des sommets, de la vie et de la mort.

Pourquoi grimper tout en haut?

Jean Troillet: Parce que ce qu'on ressent en haut est immense. Il n'y a pas de mot. On a le pied à côté de l'au-delà. On est bien. Parfois trop bien. Il faut faire atten-

tion, ne pas oublier la descente qui nous attend, plus dangereuse que la montée. Il ne faut pas se relâcher, malgré le bien-être que tu ressens, mais rester concentré. Le deuxième moment très agréable, euphorique même, c'est lorsque tu arrives de nouveau au camp de base. Le temps n'existe plus, alors. Tout le monde te le dit: tu as

dans les yeux quelque chose qui n'y était pas avant, que tu ne trouves nulle part ailleurs que tout en haut. Un peu avant d'arriver au camp de base, j'attends un moment avant de signaler ma présence, d'être repéré et de devoir parler, raconter. J'ai besoin de savourer, seul, ce que je viens de vivre.

Benoît Aymon: Je ne joue pas dans la même catégorie que Jean! Mais je suis allé trois fois au-dessus des 6000 mètres. Le plaisir, l'intensité sont les mêmes. Cela ne dépend pas des chiffres. L'alpinisme est un état d'esprit. Il peut aider à mieux vivre le quotidien. En haut, on se sent en vie, on ressent une sérénité inouïe. On se ressource. Dans une société où règne la tyrannie de la vitesse et de la performance, la montagne permet de se réapproprier l'espace-temps. Impossible de tricher.

A-t-on cela en soi lorsque, comme vous, Jean, on est né à la montagne, et que son père dirigeait une colonne de secours en montagne?

J. T.: Je vais à 8000 mètres parce que j'ai reçu les gènes! Je suis fabriqué pour aller là-haut. Je me sens puissant, j'ai un taux d'hématocrite très élevé. J'ai découvert à l'âge de 17 ans que j'étais fait pour y passer ma vie. Mon père m'a envoyé à l'étranger apprendre les langues pendant un an. Quand je suis revenu, j'ai travaillé pour m'acheter ma première corde Mammüt, et j'ai su que j'étais fait pour la nature et la montagne. Elle te remet à hauteur d'humain, c'est-à-dire tout petit! Et plus tu es haut, plus tu es petit! Quand mon ami Voytek Kurtyka a écrit en 1988, dans *Mountain Magazine*, son fameux essai intitulé *The Art of Suffering*, il disait vrai: on va tous vers la souffrance. Mais quand tu as souffert pour arriver en haut, la récompense est bien plus grande!



L'Hebdo
1002 Lausanne
021/ 331 76 00
www.hebdo.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Magazines populaires
Tirage: 39'766
Parution: hebdomadaire

N° de thème: 844.003
N° d'abonnement: 844003
Page: 52
Surface: 210'304 mm²

Après, il s'agit de revenir à la réalité, et c'est dur. Surtout lorsque tu reviens du Népal ou du Tibet et que tu arrives en Suisse, pays de l'opulence, pour entendre des plaintes quotidiennes...

B. A.: Je suis né en Valais. La montagne y est une évidence. Je n'ai pas le souvenir d'avoir dû apprendre à skier, j'ai toujours su. Puis on marche, on passe des cols et des cols, et on veut aller aux sommets. J'ai commencé le vol à voile parce que je voyais des planeurs au-dessus de moi. Vers 15 ou 16 ans, j'ai fait ma première Haute Route entre Chamonix et Zermatt. Je n'ai jamais arrêté. Quand j'arrive en haut, c'est pour voir derrière, découvrir un autre horizon. Au sommet d'une montagne, on voit les autres sommets, qui nous tendent les bras.

Plus haut, toujours plus haut, c'est une obsession quand on grimpe?

J. T.: Parfois, on ne peut pas aller plus haut! Lorsque j'ai atteint le sommet de l'Everest en 1986, qui plus est en réalisant un record de vitesse avec Erhard Loretan, on pense tout de suite à la montagne d'à côté, ou à recommencer par une autre voie. C'est instinctif. Pour maman, ça a été dur. Quand je suis revenu de l'Everest, elle m'a lancé: «Bon, tu ne peux pas aller plus haut, maintenant!» Comme je ne répondais rien, elle a soupiré: «J'ai compris, tu penses déjà à repartir...» Deux choses n'ont cessé de compter lorsque je partais en expédition, plus que l'altitude: avec qui je partais et la voie choisie.

B. A.: Un alpiniste est comme un mathématicien. Tu peux résoudre une équation de manière médiocre, peu élégante. Mais les grands mathématiciens, les puristes, trouvent la ligne idéale. La montagne ne se résume pas à son sommet. Entrent dans l'équation l'approche, la montée, la relation à l'autre. Le sommet, c'est la cerise sur le gâteau.

En parlant de relation à l'autre, comment décririez-vous le monde des grimpeurs?

B. A.: Je fais un parallèle avec le monde des marins. En montagne, comme sur un

bateau, les masques tombent. En montagne, les gens sont vrais.

J. T.: Je trouve effectivement les rapports plus francs et forts dans ce milieu, plus sincères. Cela a, hélas, tendance à changer. Le business, le star-système aussi gagnent du terrain. J'y ressens une tension que je ne ressentais pas il y a vingt ans. Mais, quand il faut ramener le corps d'un collègue, comme en 2009 sur les pentes du Shishapangma, au

Tibet, lors de la chute de Roby Piantoni, de Bergame, on s'entraide tous, Espagnols, Italiens, Français, Suisses, Népalais et Tibétains, parce que sa mère nous a demandé de le ramener à la maison. Je ressens la même solidarité quand, la même année, avec Blutch et Martial Dumas, nous ouvrons une nouvelle voie le long de la face nord du Cervin en souvenir de Sébastien Gay, un gamin très courageux, de trente ans de moins que moi, mort trois ans auparavant d'un accident de speedflying à Verbier.

Le Cervin, justement. Que représente cette montagne à vos yeux?

B. A.: C'est un symbole touristique et commercial fort, de nos jours. Mais c'est aussi un vecteur important de notre identité nationale. La Suisse est un pays fait de bric et de broc, dont le fonctionnement est aussi complexe qu'une des montres à complication dont elle a le secret. En voyant le Cervin, Tessinois, Genevois, Vaudois, Zurichois se sentent Suisses. Les Suisses sont des montagnards. Ce n'est pas pour rien que les Français ont comme émission phare *Thalassa* et nous *Passe-moi les jumelles*. La mer contre la montagne!

J. T.: C'est une belle montagne. Mais elle ne m'intéresse pas beaucoup en tant qu'alpiniste. La voie suisse normale n'a pas d'intérêt, la voie italienne un peu plus. J'ai beaucoup travaillé comme guide là-bas, et c'est dangereux: j'ai plusieurs fois failli être entraîné par des clients qui glissaient.





L'Hebdo
1002 Lausanne
021/ 331 76 00
www.hebdo.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Magazines populaires
Tirage: 39'766
Parution: hebdomadaire

N° de thème: 844.003
N° d'abonnement: 844003
Page: 52
Surface: 210'304 mm²



EVEREST, 1986 Jean Troillet au sommet, à 8848 m d'altitude, après avoir réalisé un record de vitesse avec Erhard Loretan.

Etes-vous fier d'incarner une passion suisse?

J. T.: Je découvre avec un sentiment étrange que l'on parle beaucoup de moi. J'ai la chance de ne pas prendre la grosse tête. Et puis

j'ai l'âge de partager, maintenant. Je suis un privilégié. Je suis impressionné par la vie que j'ai eue.

B. A.: Un bon alpiniste est un vieil alpiniste...

J. T.: J'ai été un enfant gâté pendant longtemps! Jusqu'à l'âge de 50 ans, j'ai gardé une chambre chez ma mère. Je faisais le guide, ou du ski, ou de l'alpinisme, et mon entourage m'a toujours permis d'être libre. J'ai bien profité de cette liberté. Maintenant que j'ai une femme que j'aime et trois enfants, je vis de manière moins égoïste.

B. A.: Avoir une passion et la vivre, c'est ça la liberté. Qu'on se passionne pour les papillons, la voile ou la montagne. J'ai pu créer une émission liée à ma passion et aux gens que j'aime, il y a plus de vingt ans, dont je m'occupe toujours. Quel privilège extraordinaire!

Vous sentez-vous constamment flirter avec le danger?

J. T.: Non, je suis toujours parti avec l'envie de revenir pour faire autre chose. A aucun moment je n'ai pensé laisser ma vie en grimant. Le pauvre automobiliste qui fait Lausanne-Genève tous les matins sur l'autoroute prend des risques aussi. Je prends la chance, pas les risques, comme disent les Québécois. Je suis toujours très

concentré en montagne. Et je suis né là-dedans! C'est un univers qui m'est naturel, je respire, je vis montagne! C'est la ville qui ne m'est pas naturelle et qui est un univers risqué à mes yeux!

B. A.: Le plus grand des risques, c'est de ne pas en prendre. Loretan disait toujours que l'objectif était de redescendre. Ce qui implique d'avoir la capacité à savoir renoncer avant le sommet. Mais il est vrai que le risque est incompressible en montagne, et exponentiel. La marge d'erreur est petite. De nos jours, la pression des sponsors peut pousser certains sportifs





L'Hebdo
1002 Lausanne
021/ 331 76 00
www.hebdo.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Magazines populaires
Tirage: 39'766
Parution: hebdomadaire

N° de thème: 844.003
N° d'abonnement: 844003
Page: 52
Surface: 210'304 mm²

professionnels à prendre, inconsciemment peut-être, certains risques qu'ils ne prendraient pas seuls...

Accepte-t-on, en montagne, la mort des gens qu'on connaît plus facilement que dans d'autres milieux?

J. T.: Non, la mort d'un ami, c'est la mort d'un ami, alpiniste ou pas. Impossible de banaliser la mort. Et je n'ai jamais été entouré de têtes brûlées. C'est le mauvais côté du fait de vieillir: on enterre des jeunes...

B. A.: Je regarde avec une certaine sidération le développement de sports comme le wingsuit, le speedflying, le basejump. Ils déclenchent des shoots d'adrénaline. Je l'ai ressenti en faisant quelques chutes libres. Il y a beaucoup de morts dans ces disciplines. Qui n'ont rien à voir avec l'alpinisme...

La peur vous accompagne-t-elle au sommet?

J. T.: Je n'ai jamais ressenti de la peur. Même quand j'ai pris un gars d'une cordée au-dessus en pleine volée et que j'ai fait 300 mètres de chute. J'ai eu l'image de Mireille et des enfants, j'ai freiné, stoppé la chute. J'ai vu trop de gens paralysés par la peur. J'ai toujours connu davantage l'état de concentration extrême, qui transcende la peur, tout comme l'action dans un second temps.

B. A.: J'ai ressenti la plus grande peur de ma vie lorsqu'une crevasse s'est ouverte un jour sous mes skis... Et un jour de 1994, lors d'un tournage au Grand Combin avec le pionnier du vol bivouac en deltaplane, Didier Favre, celui-ci a disparu du champ de vision juste après son décollage. Heureusement, il s'était planté dans la neige... Hélas pour mourir quelques semaines après. La peur est plus grande quand tu vois les autres en danger!

La montagne rend-elle croyant?

J. T.: Je me sens croyant mais pas religieux. Au sommet de l'Eve-rest, je sentais une présence. Et ça

me suffit. Une bonne présence, impossible à décrire. Mais l'Eglise en tant qu'institution ne m'attire pas.

B. A.: Quand on se sent tout petit en montagne, c'est forcément

qu'il y a quelqu'un ou quelque chose au-dessus, non? Quand je suis en montagne, je regarde les oiseaux, les choucas. Ils poussent à une certaine modestie et me font penser à mon frangin décédé.

Le film qui vous est consacré, Jean Troillet, est titré «Toujours aventurier». En quoi êtes-vous un aventurier?

J. T.: L'aventure, c'est la découverte. Du monde et de soi. En montagne, je me suis découvert. Je me suis calmé, aussi. J'ai été au bout de moi-même. La montagne a été ma meilleure école de vie. L'aventure permet de découvrir les autres êtres humains de manière incroyable. L'aventure, cela a été aussi pour moi de me lancer à l'eau après la montagne, et puis dans les airs! Il me reste le désert, c'est une aventure encore à vivre. La vie est courte, il faut en profiter.

B. A.: L'aventure, c'est avoir la chance d'avoir une cohérence dans sa vie. Mais il faut tordre le cou à un cliché: les aventuriers ne sont pas une catégorie à part, ou des gens différents des autres. L'aventure n'est pas liée à la performance. Elle commence vraiment sous le balcon de chacun de nous.

J. T.: Ce sont les médias qui font de nous des héros. A mes yeux, les handicapés sont des héros, pas moi! Ils ont du mérite, pas moi, qui ai reçu un don physique du ciel et n'ai même pas le mal de mer!

On parle de conquête des sommets. Vous reconnaissez-vous dans cette expression?

B. A.: L'alpinisme a longtemps été un monde très viril. A l'époque d'Edward Whymper, dont la cordée a atteint le sommet du Cervin en 1865, tant le vocabulaire que l'esprit étaient très militaires. On parlait à l'assaut des sommets!



L'Hebdo
1002 Lausanne
021/ 331 76 00
www.hebdo.ch

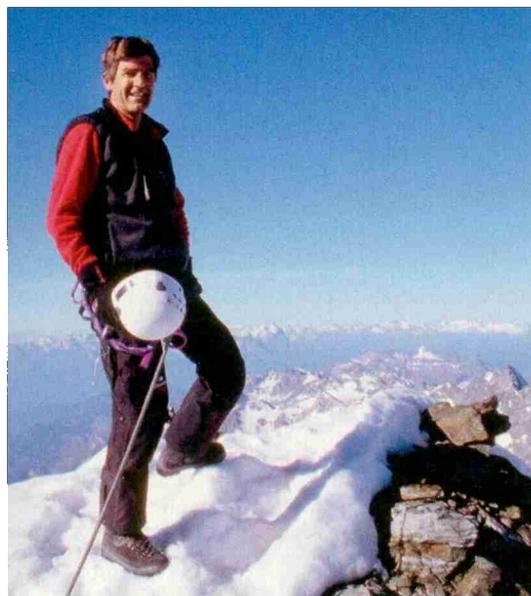
Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Magazines populaires
Tirage: 39'766
Parution: hebdomadaire

N° de thème: 844.003
N° d'abonnement: 844003
Page: 52
Surface: 210'304 mm²

J. T.: Je ne vais jamais conquérir quoi ce que soit! C'est aussi ridicule de conquérir une montagne qu'une femme. On se fait accepter, ou pas. Nos aïeux n'allaient pas sur les montagnes pour ne pas déranger les dieux... Ils disaient que les avalanches étaient des punitions divines. Aujourd'hui encore, on répète en boucle des formules toutes faites, comme «La montagne tue». Mais la montagne ne tue pas: les gens se tuent en montagne. C'est très différent. ■

Rencontre avec Jean Troillet et Benoît Aymon
lundi 23 mai à 19 h, Théâtre de Vidy, Lausanne. Entrée libre.
Réservation: communication@payot.ch

«Jean Troillet, toujours aventurier».
Film de Sébastien Devrient. Dès le 12 mai dans
les cinémas de Suisse romande. Dates de la tournée en présence
de Jean Troillet: www.vertigesprod.ch



CERVIN, 2000 Benoît Aymon sur la cime de cette montagne, un vecteur identitaire.